



HAL
open science

La documentation dans l'organisation muséale : approche épistémologique

Gérard Régimbeau

► **To cite this version:**

Gérard Régimbeau. La documentation dans l'organisation muséale : approche épistémologique. Dans Chevalier Stéphane, Meslem Angelina, dir. Capitaliser les ressources documentaires en musée, OCIM, pp.19-37, 2019, ISBN 978-2-11-152912-0. hal-02068562

HAL Id: hal-02068562

<https://hal.science/hal-02068562>

Submitted on 20 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La documentation dans l'organisation muséale : approche épistémologique

[Article réduit disponible sur : <https://journals.openedition.org/ocim/2247>]

[Article intégral disponible dans : [Ocim] *Capitaliser les ressources documentaires en musée* par Ocim. Sous la direction de Stéphane Chevalier & Angéline Meslem. Collection "Les dossiers de l'Ocim" : <https://fr.calameo.com/read/005777060ac36dc7396bc>]

Gérard Régimbeau

Professeur des universités en Sciences de l'information et de la communication

Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Chercheur au LERASS-CERIC

gerard.regimbeau@univ-montp3.fr

Introduction

Car toute documentation projette sur son objet une lumière réfractée par des supports, des temporalités et des situations dont on mesure encore mal la capacité informationnelle (scientifique, historique, pédagogique notamment), entre attente et surprise, on la relègue trop souvent dans des variables d'ajustement théoriques peu productives. Mais ce n'est pas le lieu de revenir sur ces attermoissements, ces reports de priorités et ces urgences souvent différées à propos de la documentation dans la pratique organisationnelle, même si des échos viendront en témoigner au fil des contributions lors de cette journée. Envisager le musée en tant qu'organisme et selon ses fonctions nous rappelle qu'il est bien cet espace, cette institution ou ce dispositif dédié à la collecte, à la préservation et à la médiation de la culture scientifique, technique et artistique, suscitant études et analyses qui font la substance de la muséologie. L'aborder sous l'angle de la documentation, en faisant référence à certains de nos travaux antérieurs, suppose alors une mise au point sur une de ses dimensions, cachée ou peu visible, et dont il est pourtant nécessaire d'éclairer les apports si l'on souhaite ajouter à la compréhension des différentes facettes de son organisation.

Trois points guideront cette intervention sur le thème de la capitalisation des ressources documentaires selon les logiques internes aux structures muséales et les nouvelles logiques induites par les données massives et l'ouverture des accès : 1) le caractère organique de la documentation en contexte muséal ; 2) la tendance croissante au partage des documents culturels et scientifiques, et enfin 3) la pérennité du traitement et de la diffusion documentaires dans les politiques muséales. Une approche épistémologique de ces trois notions : organicité, partage et pérennité de l'information nous amène à rappeler que ce sont moins des développements historiques qui guideront le propos, sans cependant les ignorer, que des réflexions situant leur intérêt conjoncturel à un stade donné de la muséologie. Gaston Bachelard rappelait ainsi dans *Le Nouvel esprit scientifique* que « *Les concepts et les méthodes, tout est fonction du domaine d'expérience ; toute la pensée scientifique doit changer devant une expérience nouvelle ; un discours sur la méthode scientifique sera toujours un discours de circonstance, il ne décrira pas une constitution définitive de l'esprit scientifique* » (Bachelard, [1934] 1973, p. 139).

En rappelant la question épistémologique, il ne s'agit pas de donner aux propos théoriques une position qui supposerait leur prééminence, mais de comprendre des ancrages multiples dans le champ des sciences humaines et sociales pour considérer sa place dans son champ

spécifique, car la documentation muséale s'est bâtie en permanence dans la praxis et l'empirie autant que par des préceptes et des concepts. Ce qui signifie la compréhension des liens avec la structure ou l'organisme qui l'accueille et l'utilise, de son rôle d'outil, du modèle théorique qui en résulte et de sa fonction structurelle dans une approche généralisée de la muséologie. Si l'on se réfère à certains indicateurs de la littérature muséologique de ces vingt dernières années, la documentation y prend une place grandissante mais pas encore totalement reconnue dans la diversité et l'ampleur de ses objets. Par comparaison, l'IST et ses multiples formes avec la veille économique, la documentation d'entreprise, l'information de santé ou « l'info-doc » pédagogique, sont nettement plus valorisées dans le champ général des SIC, comme si la tendance au traitement prioritaire des sujets socio-économiques de la société se reportaient dans la recherche en supplantant les questions culturelles alors qu'on ne cesse pourtant dans les sciences de considérer les activités humaines dans une interdépendance complexe qui fonde précisément un axe majeur des approches par l'anthropologisation des problématiques. Une question épistémologique ne passe donc pas nécessairement par une mise à l'écart de la pratique mais au contraire invite celle-ci à faire reposer l'analyse sur plusieurs pieds.

1. Organicité des ressources documentaires

L'organicité, dans son acception courante, se définit comme ce qui « [...] est inhérent à la constitution même (d'un être, d'une chose), ce qui concerne la manière dont les éléments (d'un ensemble) sont combinés, structurés ; qui concerne leur structure. (Trésor de la langue française, TLFi, cnrtl.fr). Revenir sur la qualité organique de la documentation muséale peut sembler inutile, surtout avec les professionnels les plus avertis de ce phénomène et acteurs majeurs des activités liant objets et documentation, mais ces réflexions sont destinées principalement à être discutées.

Si l'on en croit Geoffrey Lewis dans *Comment gérer un musée* pour la partie « Histoire de l'activité de collecte » (Lewis, 2006, p. 1) : « *Le concept de musée apparaît [...] au début du IIe millénaire av. J.-C. à Larsa, en Mésopotamie, où les écoles reproduisent les copies d'anciennes inscriptions à des fins pédagogiques. Les témoignages archéologiques du VIe siècle av. J.-C. conservés à Ur, suggèrent non seulement que les rois Nebuchadrezzar et Nabonide collectaient des antiquités, mais qu'il y avait aussi à l'époque une collection d'antiquités dans une salle près de l'école du temple, avec une plaque décrivant des inscriptions de briques trouvées sur place, probablement emblématique d'une 'marque de musée'.* » Autre indicateur attesté par Alain Schnapp à propos de l'Égypte antique : « *Les scribes ont été les premiers à découvrir les rapports entre monument et texte, entre données matérielles et données textuelles. Du monde gréco-romain au Moyen Âge, de la Renaissance à l'âge de Raison, les hommes du texte et les hommes de l'objets [sic !], philologues et antiquaires ont entretenu un continuel dialogue, sur les méthodes, les moyens et les fins de la collection.* » (Schnapp, 2003, p. 9). Ceci permet de rappeler, en dehors de tout parti pris fonctionnaliste, que dès les premiers témoins de collections dans l'Antiquité, on rencontre des traces documentaires associées aux objets, non pas au sens où elles sont elles-mêmes des témoins archéologiques, mais bien parce qu'elles témoignent d'une activité de collecte ou d'inventaire. Partie constitutive et constituante de leurs missions, on ne peut donc éviter cette part de la ressource documentaire, incessible et évolutive, dans le système global des lieux et institutions voués aux collections.

Pour donner des exemples des modalités du travail mené autour de ces ressources, nous ferons référence à un numéro de *Culture et musées* (2014, n° 22) intitulé « Documenter les

collections, cataloguer l'exposition ». Deux entrées souhaitaient structurer les approches pour la réalisation du dossier. L'une permettait de revenir sur le rôle et la place de l'inventaire intervenant dans l'identification et dans les autres procédures impliquant le récolement et la vérification des pièces sous le titre "*Aventures d'inventaires*" générant des documents écrits, sonores, visuels et numériques. Il était précisé que pour cet axe, on pouvait apporter une attention particulière aux conditions concrètes de l'enregistrement des informations, aussi bien au passé qu'au présent, ainsi qu'à la nature des supports utilisés. Le deuxième axe privilégiait les pratiques de mise en ligne des données et métadonnées avec en point de mire l'accessibilité à l'information passant par des contraintes et des choix des documents (texte, images, sons) sous le titre : « *Editer-Editorialiser : fiches, catalogues et contenus à l'heure du Web* ». L'objectif majeur du dossier était de rassembler des enquêtes et des réflexions sur la documentation en tant qu'objet d'étude non seulement sous ses aspects techniques mais aussi communicationnels en soulignant son apport à la médiation des savoirs.

L'ensemble des contributions a montré, si nous reprenons l'introduction du numéro : 1) l'impact du numérique sur l'élaboration des dossiers d'œuvres marquant une transition dans l'histoire des supports ; 2) les choix et l'organisation d'items ou d'objets dans la gestion pratique et symbolique du patrimoine mondial éclairant les moyens de légitimation des biens ; 3) les effets sémiotiques de la réalisation d'un portail des témoins patrimoniaux d'une « bibliothèque numérique » engageant au décryptage d'un impensé de la compilation se substituant à la pensée de la collection ; 4) la liaison de systèmes d'information par l'organisation ontologique des données grâce à l'application d'un Modèle de référence conceptuel (Conceptual Reference Model) permettant de restituer du sens à la formalisation des données dans l'organisation des savoirs ; enfin, la collecte de traces significatives ajoutant à la théorisation des implications mémorielles du document, d'une part, pour 5) la compréhension et la transmission de la performance dans le cadre de sa muséalisation ; ou 6) dans le cadre d'une constitution de ressources pour une histoire des expositions [1].

Au moment de la synthèse et à l'aune des études réunies qui reflètent des phases et des parcours allant de l'inventaire à la publication (ou publicisation), nous avons identifié quatre processus structurant la production documentaire qu'il serait possible de projeter sur d'autres configurations socio-historiques : la patrimonialisation, la muséalisation, la normalisation et l'historicisation. Ces processus interviennent dans la construction mémorielle en impliquant chaque fois la documentation soit dans les données et métadonnées directes, soit dans la restitution éditoriale ou éditorialisée. Ils pourraient nous inviter à mieux cerner les investissements culturels et sociaux dans l'organisme muséal en relation avec des paramètres plus strictement politiques dépendant des évolutions sociétales mais, à un autre niveau, celui de la compréhension de l'histoire patrimoniale, ils nous ont permis de distinguer des enjeux qui renvoient inévitablement à des paramètres épistémologiques. Les études ont apporté ainsi des questionnements sur les changements de notre rapport au document, à ses contenus et à sa matérialité ; sur les fonctions légitimantes de l'inscription et de la trace ; sur l'harmonisation des principes d'une conception et d'une formalisation généalogique des métadonnées ; sur la réflexivité nécessaire au travail de mise en ligne des bibliothèques numériques ; et, *but not least*, sur le choix des témoins à conserver pour témoigner des activités de diffusion et d'exposition des objets et sujets muséaux.

Pour ajouter à cette approche du champ théorique et pratique de la documentation muséale à partir de différents points affleurant lors d'une période donnée, il faut aussi soulever une autre question qui concerne le statut même du document, car malgré son acception instable, celui-ci demeure un point essentiel où convergent muséologie et enjeux informationnels. Nous ferons

référence ici à deux autres contributions abordant ces sujets (Régimbeau, 2014a et 2014b). Si la notion de documentation, en effet, à son niveau catégoriel, peut nous aider à comprendre où passe la différence entre objet et données sur cet objet, celle de document, en revanche, dans un contexte patrimonial ou de médiation des sciences, nous invite à identifier des registres complexes.

Il s'avère, d'une part, qu'un parti pris philosophique esthétique peut amener à considérer une pièce muséale comme une œuvre irréductible à toute désignation documentaire. Cette position peut, à son tour, entraîner des discussions cruciales sur le sens (historique, social, culturel) à donner à une collection et, de ce point de vue, les échanges qui eurent lieu au moment de la sélection des pièces du Musée du Quai Branly à Paris (Sergent, 2007 ; Grognet, 2007) demeurent une matière à réflexion toujours active pour saisir les contradictions et les déplacements de question qui traversent le champ anthropologique. Il faut mettre cela en regard cependant de la politique d'exposition du Musée concerné qui, malgré les critères qui furent aux prémisses de ses collections permanentes, n'écarte pas pour cela une approche par le document et amène à remarquer que ce travail vaut autant pour le chef-d'œuvre que pour l'objet banal.

Il existe, d'autre part, selon le niveau de généralité ou de spécificité impliqué, une différence dans les critères qualifiant le document sous ses catégories primaire ou secondaire. En effet, il y a, d'une part, des pièces muséales considérées comme des documents primaires et les documents issus du traitement documentaire (cartel, fiche, notice, dossier, etc.) de ces pièces qui sont dits « documents secondaires » en muséographie, mais on sait, par ailleurs, que la terminologie documentaire ou bibliothéconomique distingue entre le document primaire ou document source (article, texte ou autre support d'un contenu premier) et le document secondaire comme une bibliographie à propos de ce document primaire. On perçoit donc que dans la documentation muséale, les termes recouvrent deux réalités différentes. Ces remarques ne s'imposaient pas quand la documentation restait en sous-main du traitement muséal mais, à l'heure actuelle, les principes taxinomiques doivent retrouver une cohérence dans une activité documentaire explicitée. Les pratiques documentaires sont devenues assez importantes pour qu'un véritable travail typologique des sources informationnelles permette de définir et classer leurs formats, leurs supports et leurs statuts.

2. Partage de données

Aborder la question de la documentation muséale suppose aujourd'hui de la définir dans ses dimensions non seulement organiques mais aussi dans ses fonctions communicationnelles. Rédiger une notice, établir un inventaire, participer à une veille, concevoir un vocabulaire ou un cadre d'organisation des savoirs ne peut plus se réaliser sans une relation préalable entre les différents partenaires travaillant à l'acquisition, à la conservation ou à la présentation des collections. Si chaque acteur peut s'appuyer sur ses spécialités professionnelles et si son champ d'intervention suppose qu'il les utilise, il ne peut ignorer ce qui se produit avant et durant l'acquisition ou dans les phases ultérieures de traitement des pièces de collections mises en réserve, en exposition ou, par substituts numériques, en ligne.

La prise en charge de la production de données par des acteurs multiples et leur mise à disposition pourrait se rassembler sous la notion de « documents partagés ». Concernant la création et l'usage des documents, elle permet de mettre l'accent sur cette construction commune d'une information qui se déploie selon des nécessités différentes mais qui tend à

agréger des savoirs multiples pour se démultiplier ensuite en des vecteurs adaptés aux situations qu'elles soient, notamment, d'ordre organisationnel, administratif, muséographique, pédagogique ou communicationnel.

La notion vaut encore pour de nombreuses fonctions et activités muséales : pour la gestion, la médiation, l'exposition ; dans les secteurs de l'étude, de la visite, de l'accueil ; l'information déclinée en supports multiples intéresse maintenant, au delà d'un objectif interne, la demande par le public d'une connaissance contextualisée des pièces ou des documents muséaux. On rejoint ici la question de la méta-documentation (Rizza, dir., 2014). En prenant en compte les écritures qui mettent en relation des fonctions et des métiers multiples du musée, conservateurs, commissaires, régisseurs, mais également les chercheurs, médiateurs et usagers : tous, d'une manière plus ou moins développée interviennent dans la production documentaire globale. Tant dans la mise au point d'un dossier (d'œuvre ou de pièce) que dans celle d'un dossier de presse, les informations rassemblées à partir de notices, articles et autres ressources forment des références diffusées à des échelles variées mais assez significatives de la qualité collaborative qui peut s'y exprimer.

De plus, il est difficile maintenant de n'envisager qu'une documentation **des musées**, car cette expression pourrait induire à restreindre le champ concerné. Il faut aussi faire mention d'une documentation **au musée** ou **dans les musées** pour mieux indiquer que son origine n'est pas seulement interne mais qu'elle y entre aussi, par acquisition, onéreuse ou gratuite, veille ou transfert, pour les besoins de différentes activités. Mobilisant les professionnels dans le cadre des travaux de renseignement des collections ou bien dans l'ouverture au public de bibliothèques, médiathèques et services dépendant, les fonds et collections documentaires nécessitent une gestion complémentaire et croisée à celle des données et métadonnées strictement muséales. Cette situation n'est pas totalement nouvelle car l'établissement des notices d'objets et des catalogues, et de tout ce qui est produit sous la dénomination de documentation scientifique, s'est largement enrichi d'apports exogènes sous forme d'articles de revues ou de travaux de sociétés savantes. Documents qui, avec les livres et les fiches personnelles des conservateurs puis les achats publics des institutions, ont alimenté les centres d'études et bibliothèques dont ils ont constitué les noyaux premiers.

Le musée partage donc plusieurs fois les documents : en qualité d'auteur dans l'élaboration rassemblant plusieurs contributeurs et pas seulement des documentalistes ou des conservateurs, il les partage en tant qu'éditeur ou diffuseur en les mettant à la disposition des citoyens, érudits ou néophytes. Sur ce point, il rencontre à nouveau la question de la vulgarisation, passant du document « intra-muséal » au document « extra » ou « épi-muséal » (adjectif construit sur « épitexte »), et ce, de manière gratuite ou payante vers des internautes et autres usagers. Enfin, il partage ceux qui proviennent de l'extérieur, en tant que lieu de savoir alimenté par d'autres ressources. Mais à cela, il faut ajouter une autre acception de « document partagé » en référence à un document commun accessible par plusieurs scripteurs, notamment avec les pratiques numériques collaboratives en différé ou à distance, et en référence à un document mis en ligne comme un post ou une vidéo déposée sur une plateforme.

Ouvert sur plusieurs modes de médiation, le musée a pour spécificité de répondre à des degrés de diffusion, de vulgarisation et de promotion pour lesquels il doit sans cesse réinvestir des matériaux intellectuels et sensibles sur les plans de la recherche et de l'administration, sur les plans de l'accueil, notamment de la visite, et de l'édition, sur les plans de la « médiation culturelle » et de l'événementiel. Il faudrait y ajouter la mise en ligne de données de plus en

plus riches qui démontrent aussi leurs capacités de témoigner de la valeur d'une activité muséale pour l'inventaire et la description, car elle fait partie intégrante (autre forme d'organicité) du travail scientifique alimentant la communication des structures, et qui, dès lors, suppose qu'on réfléchisse non seulement à leur contenu mais aussi à leur design.

Comme il est dit de l'éducation ou d'une responsabilité sociale, que nous avons dans leur exercice des droits et des devoirs, l'idée de document partagé a ceci d'intéressant qu'elle met en relation les missions d'une institution avec des destinataires ou des usagers en intégrant aussi une forme de réciprocité. Les innovations dans les techniques d'enregistrement et de conservation que furent la photographie, le microfilmage, les supports magnétiques et la numérisation ont entraîné des changements dans la conception et la mise en forme des métadonnées. On en vint à cette implication des usagers dans une forme d'interactivité avec les producteurs de données et les documentalistes qui peut aider à comprendre ce que représente un travail scientifique muséal et à le soutenir (Régimbeau, 2014).

3. Pérennité et médiation

Si pour Jacques Theys, « *L'ambiguïté, on le sait, a depuis l'origine, été constitutive de l'émergence du concept de développement durable* » (Theys, 2012), on reprendra cependant cette formule d'un point de vue critique en précisant qu'elle s'inscrit dans un cadre de projets de recherches et d'applications qui tente d'anticiper les enjeux, voire les formes d'un développement au regard de la pensée de la complexité (Morin, 1991).

Mais avant d'aborder l'articulation entre musée, durabilité et médiation documentaire, il faut revenir brièvement sur ce terme de médiation. En premier lieu, il suppose une approche théorique par un réseau de concepts, notamment pour le confronter à celui de communication avec lequel il semble parfois interchangeable. En revenant sur la racine « medius », on peut ainsi observer que « médiation » s'est formé à partir du signe et du langage : « *Le langage est médiateur, l'expression et la technique sont médiatrices, l'échange est médiation. De là à supposer, en adoptant une position maximaliste, que la médiation pourrait devenir synonyme de communication, la possibilité existe et a été discutée pour différencier les termes utiles à une approche opératoire en Sciences de l'information et de la communication. Ce travail qui intéresse au plus près l'épistémologie n'est pas encore achevé [...]; la discussion terminologique n'est jamais close et le développement social du langage soumet sans cesse les interlocuteurs à des révisions de définition pour construire peu à peu les cadres conceptuels de nos approches.* » (Régimbeau, 2016, p. 72). La perspective documentaire qui est la nôtre ne peut par exemple ignorer qu'elle prend place dans un ensemble, le musée, où le débat existe sur la notion même (Chaumier, 2008). On mentionnera seulement que l'étendue de son utilisation dans les sciences représente l'importance d'une mise au point sur les phénomènes de processus (chaînes, phases, ruptures, lieux, durées...) faisant intervenir divers acteurs et facteurs amenant à discerner des émergences plus que des causalités. Un des processus actuellement interrogé est celui de la durabilité, malgré sa tendance à être dépassé par des notions « *comme 'l'économie verte', 'la transition écologique' (ou énergétique), 'la résilience' ... ou 'la décroissance'* » (Theys, 2012), il implique encore la prévision et la mutualisation.

A l'instar de ce qui est mis en place dans les bibliothèques avec les critères qui définissent une politique documentaire (Cf les travaux du Groupe PolDoc et notamment ceux de Jérôme Pouchol qui a dirigé l'ouvrage (2016) « *Mutualiser les ressources documentaires* :

bibliothèques en réseau » où trois axes sont considérés : mutualiser en réseau d'établissements ; mutualiser en partage de contenus ; mutualiser en communauté d'acteurs), la documentation des musées intéresse maintenant l'ensemble de la politique muséale.

Une documentation capitalisée pourrait ainsi se concevoir comme :

→ Une documentation préservée, conservée : posant la question des espaces de stockage et de leurs conditions de conservation et notamment celles des anciens documents papier, films et diapositives et microfiches impliquant un transfert des données sur supports numériques avec exemplaires de sauvegarde sans destruction des originaux et duplication des documents originellement numériques. Le point épineux se présente des espaces de stockage numérique externe comme les clouds ou nuages : en sachant que les clouds actuels sont sans garantie de pérennité. S'il est difficile de prévoir une échéance exacte, on peut au moins établir que le parchemin et le papier de bonne qualité ont permis de sauvegarder une partie de l'héritage historique. Pour les documents photo et films et les supports magnétiques parmi lesquels les vidéogrammes magnétiques, c'est différent, mais on sait que seule une politique de reproduction prévue dans la durée, sur supports de préservation identiques et différents, peut sauver ces documents pour le futur. La question de la préservation du copy art par exemple : où en est-on de cette technique qui reposait sur un médium éphémère ? Que suppose son transfert en numérique ?

→ Une documentation dynamisée ((re)mise au jour) : conservée en tenant compte des nouvelles questions posées aux archives et notamment par l'observation réflexive du travail du traitement documentaire des objets et collections de musée en retrouvant les témoins et traces des expositions passées par exemple. La patrimonialisation de la documentation par elle-même ne peut échapper au mouvement général. C'est aussi une mémoire réactivée car elle redonne valeur et actualité à un ensemble mémoriel susceptible d'intéresser le public et les chercheurs ; faisant de la conservation et de la documentation le sujet d'exposition. On peut reprendre en exemple à ce titre l'ouverture des réserves comme une partie de la dynamique pédagogique du musée (c'est la cas, entre autre, du Whitney Museum de New-York).

→ Une documentation augmentée par les substrats et médiums : le numérique et ses fichiers a sur ce point prolongé le travail engagé avec le papier et le film (microfilms et microfiches, diapositives, négatifs, positifs, plaques, supports albuminés, aristotypes, papier argentique et autres reproductions, cartes postales). Il permet maintenant de concevoir la complémentarité du numérique et du papier pour l'édition, ce qui suppose encore de comprendre et appliquer une approche de la diversité, de la circulation des genres et des espèces de la reproduction des œuvres et des objets dans le cadre muséal. Il est aussi un enjeu pour la reconnaissance du travail de service public comme en témoigne la préconisation du *Guide Data Culture* (2013. Rapporteur Camille Domange) où est souligné qu' « *En d'autres termes, favoriser et encourager une culture de la collaboration, permettrait de faire naître une économie de la notoriété et de la construction d'une réputation des fonds détenus et/ou produits par les établissements, organismes et services culturels.* » Et cette notion de développement durable, il faut la comprendre non seulement dans le cadre du numérique mais aussi, par souci de complémentarité, en fonction de demandes de développements autour de la perception sensible ou sensorielle. C'est ici un autre pan des missions qui intéresse la documentation.

Conclusion

L'ouverture des données ne peut se comprendre sans ce mouvement inéluctable du partage des connaissances inscrit dans une documentation au service de la culture et le développement continu de ses missions auprès des publics. Sans conclure vraiment mais en apportant quelques raisons de plus de s'attacher aux particularités de la documentation muséale ouverte, on pourrait relever quelques passerelles avec des pratiques de la documentation qui manifestent :

- un moyen de partage des données d'auteurs comme dans le site Documents d'artistes (<http://documentsdartistes.org/index.php>) ;
- des questions inhérentes au travail d'indexation à travers les pratiques de folksonomie (https://www.researchgate.net/figure/stevemuseum-tagging-interface_fig8_221144133) ;
- l'importance des réseaux dans la politique documentaire (Chevalier, 2016).

Ou enfin se souvenir, avec Joseph Kosuth (*Une et trois chaises*, 1965, Centre Georges Pompidou, Paris : <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/c5jdxbr6rdGeK>) que l'objet muséal est aussi, comme le signe, en tant que signe, générateur de doubles et de textes qui lui permettent d'exister en tant qu'expôt.

Note

[1] Sommaire du dossier de *Culture et Musées*, n° 22, 2013, « Documenter les collections. Cataloguer l'exposition » : Régimbeau, G. Introduction ; Rizza, M. La numérisation du dossier d'œuvre : enjeux organisationnels pour les musées ; Severo, M. La liste du patrimoine mondial : une approche par le système d'information ; Després-Lonnet, M. Le patrimoine culturel numérique : entre compilation et computation ; Le Bœuf, P. Le modèle conceptuel de référence du CiDOC : de la sémantique des inventaires aux musées en dialogue ; Giguère, A. Documentation et muséalisation de la performance ; Parcollet, R. et Szacka, L.-C. Ecrire l'histoire des expositions : réflexions sur la constitution d'un catalogue raisonné d'expositions.

Bibliographie et références

Bachelard, G. *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : P.U.F. [1934] 1973, 183 p.

Chaumier, S. Les musées : nouvelles formes de médiation, nouveaux projets ? in BnF, actes du colloque *Chemins d'accès : L'autonomisation, une école du visiteur ?* novembre 2008. En ligne : <http://classes.bnf.fr/rendezvous/actes/6/chaumier.pdf>

Chevalier, S. Le Réseau Must : mutualiser dans une démarche d'intelligence collective, in Pouchol, J., dir. *Mutualiser les pratiques documentaires : bibliothèques en réseau*. Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2016.

En ligne : <http://mutualisationpratiquesdoc.enssib.fr/lire-en-ligne/III-1-reseau-must>

Grognet, F. Musées manqués, objets perdus ?, *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007. En ligne : <http://journals.openedition.org/lhomme/21862> ; DOI : 10.4000/lhomme.21862

Guide Data culture. Pour une stratégie numérique de diffusion et de réutilisation des données publiques numériques du secteur culturel. Rapporteur Domange, C. Ministère de la Culture et de la Communication - Secrétariat général, 2013, 50 p. En ligne :

<https://semaphore.culture.gouv.fr/documents/10746/1502772/GUIDE+DATA+CULTURE/>

Lewis, G. Rôle des musées et Code professionnel de déontologie, in ICOM, *Comment gérer un musée : Manuel pratique*, Paris : Unesco, 2006, p. 1-16. En ligne : http://icom.museum/uploads/tx_hpoindexbdd/manuel_pratique.pdf

Morin, E. *La méthode. 4. Les idées, leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation*, Paris : Ed. du Seuil, Coll. Points, 1991, 261 p.

Pouchol, J., dir. *Mutualiser les ressources documentaires : bibliothèques en réseau*, Villeurbanne : Presses de l'enssib, La Boîte à outil, 2016, 196 p.

Régimbeau, G. Documentation au musée, des documents partagés..., Entretien avec Fraysse, P., in Les dialogues de *Com'en Histoire*, 2014. En ligne : <https://cehistoire.hypotheses.org/248>

Régimbeau, G. Documents partagés, *Documentaliste-Sciences de l'information*, n° 2, vol. 51, juin 2014, pp. 44-45. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-documentaliste-sciences-de-l-information-2014-2-page-44.htm>

Régimbeau, G. Intermédialités et référencement dans les médiations documentaires de l'image, *Ishara*, LASIA, n° 7, 2016, Dossier « La médiation au carrefour des disciplines et des contextes socio-culturels », pp. 67-82. En ligne : <hal-01686453>

Rizza, M., dir., 2014. Dossier : Document et musée : du discours sur l'œuvre à la médiation culturelle, *Documentaliste-Sciences de l'information*, n°2, vol. 51, juin 2014, pp. 28-69. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-documentaliste-sciences-de-l-information-2014-2.htm>

Schnapp, A. Préface, in Picot, N., dir. *Arts en bibliothèques*, Paris : Electre-Ed. du Cercle de la Librairie, 2003.

Sergent, B. Du musée de l'Homme au musée du quai Branly : la régression culturelle, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 101, 2007. En ligne : <http://journals.openedition.org/chrhc/1268>